

Jeu

« Le cyclope »

Jean-Marc Larrue

Numéro 35, 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/27231ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larrue, J. (1985). « Le cyclope ». *Jeu*, (35), 158–159.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

«le cyclope»

Drame satyrique d'Euripide, traduit et mis en scène par Jean-Pierre Ronfard. Musique d'Assar Santana, accompagnée de Maryse Dodard et de Rachel Magloire. Costume du Cyclope de François Barbeau et de Paul Savoie. Avec Denis Mercier (le Cyclope), Jean-Pierre Ronfard (Silène), Luc Morissette (Ulysse), Roch Aubert, Robert Claing, André Gosselin, Pierre Legris, Luc Proulx, Christian Saint-Denis, Yves Séguin, Jerry Snell et Alain Zouvi (satyres, moutons, bergers et soldats). Production du Nouveau Théâtre Expérimental présentée à l'Espace libre, du 16 mars au 16 avril 1985. Reprise dans la cour intérieure de l'École nationale de théâtre, du 25 mai au 21 juin 1985. Distribution: Denis Mercier, Jean-Pierre Ronfard, Luc Morissette, Marc Amyot, Roch Aubert, Yvon Bilodeau, André Gosselin, Pierre Legris, Christian Saint-Denis, Yves Séguin, Luc Senay et Alain Zouvi.

euripide reverdi

Heureuse idée que de présenter une oeuvre d'Euripide (480 à 406 avant J.-C.). Les cinéastes (Jules Dassin avec *Médée* et Cacoyannis avec *les Troyennes* et *Iphigénie*) avaient bien découvert le filon, mais les gens de théâtre l'avaient, paradoxalement, oublié. Cela se comprend. Les pièces d'Euripide souffrent mal des traductions lyrico-universitaires. Il fallait, pour remettre Euripide à jour et lui rendre sa verdeur, une personne vouée au théâtre et rompue au jeu.

Après sa traduction-adaptation de *l'Orrestie* d'Eschyle en 1960 et, plus récemment, son adaptation de *la Mandragore*, Jean-Pierre Ronfard, acteur, metteur en scène et dramaturge, était bien préparé pour cette aventure.

Heureuse idée, donc, que de revitaliser Euripide sur la scène de l'Espace libre, puis sous les projecteurs du jardin de l'École nationale de théâtre. Mais meilleure idée encore que d'avoir choisi, jus-

tement, *le Cyclope*. Il était temps, en effet, de rappeler qu'à côté des tragédies et des comédies antiques, il existait un genre original, le drame satyrique dont, sauf erreur, le Cyclope est l'ultime survivant, le seul texte complet. Le projet de Ronfard était donc délicat. Ressusciter une pièce 2 400 ans après sa création originale (vers 430 avant J.-C.), c'était un grand risque. Pourtant, ce qui frappe dans cette version du *Cyclope*, c'est précisément sa modernité. On pourrait presque dire son actualité.

Le langage évite les envolées oniriques de certaines traductions célèbres (celle de Louis Méridier, en particulier) et échappe, en même temps, à cette manie qu'avait (qu'a?) Ronfard de traverser les niveaux de langue à grands coups de gueule et, le plus souvent, avec gratuité (*la Mandragore* et *le Roi Boiteux*). Dans *le Cyclope*, le dialogue est simple, vivant, harmonieux. Il traite de Bromios, de Bacchos et de Zeus avec une familiarité toute sereine. Une exception cependant, le splendide monologue d'«Ulysse échappé de la grotte». Le héros de Troie détaille alors, en alexandrins bien sonnés, comment finiront deux de ses «vaillants compagnons»: en brochettes!

Modernité par le ton, mais par la forme aussi. Le décor, résolument carton-pâte (à l'Espace libre), a tout de la B.D. Et les personnages, par leur jeu et leurs attitudes (satyres et soldats grecs, surtout), n'auraient certainement pas été reniés par Uderzo. Ce jeu cabotin, sautillant, fantaisiste, a juste la mesure qu'il faut. Les costumes sobres (peaux de mouton et sabots pour les satyres à cornes, peaux de chèvre pour les jambes du Cyclope et étoffes plus nobles pour Ulysse et ses guerriers) collent bien au décor en plus d'être évocateurs et pratiques. Celui du Cyclope impressionne. Juché sur des échasses mécaniques habilement recouvertes, le Cyclope domine la scène

par sa hauteur (3,35 mètres), sa bedaine (un peu moins), sa voix de stentor et l'horreur de son masque.

Ronfard, appuyé par une musique rythmée (percussions d'Assar Santana), parvient à intégrer les chœurs grecs traditionnels à des mouvements chorégraphiques dynamiques, tapageurs et bon enfant.

Moderne par le fond et par la forme, *le Cyclope* de Ronfard (et d'Euripide ou d'Euripide grâce à Ronfard) l'est aussi par le fond.

Le Cyclope est, somme toute, un brave dieu un peu marginal, un peu granola (il se repaît de lait, de fromage de chèvre et de grillades, humaines à l'occasion). C'est sobre, plein de bon sens en somme. À un Ulysse fraîchement débarqué de *l'Odyssee* qui déclare, se bombant le torse: « Nous avons dévasté la maison de Priam », il rétorque: « Y a pas de quoi se vanter. » Déconcerté, Ulysse réplique: « Si les rescapés du carnage (de Troie: les Grecs et Ulysse), tu les manges en grillades, c'est la fin de tout. » Effectivement, pour le Cyclope, « la diversité dans le menu, c'est ça qui fait plaisir » et « la plus grande divinité, c'est (la) bedaine ». Bref, il n'y a plus rien de sacré. Quant aux satyres, bêtes, sales, pusillanimes à souhait, ils paraissent presque sympathiques dans cette terre d'abstinence forcée.

Mais le tandem Euripide-Ronfard va plus loin. L'arrivée du héros civilisé dans une île sauvage et reculée (la Sicile) a des effets plutôt néfastes. En apportant le vin, inconnu en ces lieux, Ulysse provoque la convoitise et la révolte. Pire, il éveille en ce Cyclope presque parfait des instincts sacrilèges. Et puis, qu'advient-il de tous ces satyres, Silène en tête, libérés par Ulysse et relâchés dans la civilisation métropolitaine? Ou plutôt, qu'advient-il des civilisés?

La version du *Cyclope* jouée à l'É.N.T. m'a paru inférieure à celle de l'Espace libre, peut-être à cause du plein-air, peut-être à cause du départ de certains membres de la distribution originale (Robert Claing, Luc Proulx et Jerry Snell). Le spectacle, globalement, avait moins d'entrain et le décor, constitué de toile verdâtre, n'avait pas, malgré une structure apparente semblable (avec trois entrées et une fontaine), le même impact.

Quant à l'interprétation, elle demeurait savoureuse, et remarquable dans le cas de Denis Mercier (le Cyclope).

Si Ronfard avait voulu prouver, comme il se plaît à le répéter, que le théâtre est une fête, il n'aurait pas pu faire mieux que ce *Cyclope* d'Euripide.

jean-marc larrue